



Lusotopie

Recherches politiques internationales sur les espaces
issus de l'histoire et de la colonisation portugaises

XVI(2) | 2009

Afrobrésiliennité ? Luso-afrobrésiliennité ?

Henrik VIGH, *Navigating Terrains of War. Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*

New York – Oxford, Berghahn Books, 2006, 258 p.

Vincent Foucher



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/225>

ISSN : 1768-3084

Éditeur :

Association des chercheurs de la revue Lusotopie, Brill, Karthala

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 275-278

ISSN : 1257-0273

Référence électronique

Vincent Foucher, « Henrik VIGH, *Navigating Terrains of War. Youth and Soldiering in Guinea-Bissau* », *Lusotopie* [En ligne], XVI(2) | 2009, mis en ligne le 12 octobre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lusotopie/225>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Henrik VIGH, *Navigating Terrains of War. Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*

New York – Oxford, Berghahn Books, 2006, 258 p.

Vincent Foucher

RÉFÉRENCE

Henrik VIGH, *Navigating Terrains of War. Youth and Soldiering in Guinea-Bissau*, New York – Oxford, Berghahn Books, 2006, 258 p., ISBN : 1-84545-149-X (« Methodology and history in Anthropology », 11).

- 1 Dans *Navigating Terrains of War*, Henrik Vigh n'entend pas proposer une histoire des *big men* de la guerre qu'a connue la Guinée-Bissau en 1998-1999. Il n'analyse pas les stratégies des chefs politiques et militaires, mais entend suivre les « jeunes qui tentent de survivre et de se créer un futur dans un espace de querelles politiques et de conflits » (p. 4). Vigh se concentre sur les *Aguentas* (les « auxiliaires »), de jeunes hommes recrutés pour combattre au service du président Nino Vieira – donc des vaincus – auprès desquels il a mené, dans le cadre de son doctorat, un terrain de seize mois dans deux quartiers de la capitale, Bissau.
- 2 Une section introductive décrit le terrain et, après un examen rapide des approches sur les conflits en Afrique, pose les bases de l'analyse : pour comprendre la situation de ces jeunes hommes pris entre des forces macrosociales qui les dépassent, Vigh préfère la notion de « navigation sociale » (p. 12) à celles de « champ » et de « jeu », qui renvoient encore trop à l'existence d'une structure et de règles. Mais plus encore que les tactiques des jeunes Bissau-Guinéens, c'est leur « imaginaire social », leur « rationalité située » qu'entend décrire l'auteur.
- 3 La deuxième partie traite spécifiquement des *Aguentas*. Après un rappel historique (qui aurait pu trouver sa place dans la première partie), l'auteur croise données qualitatives et

données statistiques pour montrer que les *Aguentas* n'étaient pas des victimes pures, des enfants-soldats, mais de jeunes adultes disposant d'un certain niveau d'éducation ; il note aussi qu'ils étaient très majoritairement d'ethnie papel, le groupe du président Vieira. Malgré cette dimension ethnique, la guerre de Bissau aura été une guerre « entre frères », sans haine et sans Autre (hormis les étrangers, rebelles casamançais, soldats sénégalais ou de Guinée-Conakry, qui, de façon significative, ont été traités plus durement que les adversaires bissau-guinéens) : en plus des liens de parenté qui unifient la population réduite du pays, il était clair pour tous qu'il ne s'agissait pas de lutter pour un projet collectif, une idéologie, mais pour des factions, des intérêts individuels ; chacun comprenait donc parfaitement les actions et les positions de ses adversaires, leurs manières de gérer ce que, de façon très weberienne, Vigh appelle leurs « chances de vie » (p. 83). Si les *Aguentas* sont allés au combat, c'est donc à cause de la position qu'ils occupent (et surtout : qu'ils ont conscience d'occuper) en tant que jeunes, et de la navigation malaisée à laquelle cette position les contraint.

- 4 C'est donc la situation des jeunes dans la Guinée-Bissau contemporaine qui fait l'objet de la troisième partie. Vigh y souligne que le « contrôle gérontocratique » et la « crise » (p. 96) se combinent pour enfermer les jeunes dans un « moratoire » avec pour seule perspective les *divirti*, des divertissements. Il reprend là une ligne d'argumentation classique : les jeunes d'Afrique ont du mal à accéder à des ressources, à établir un foyer, etc. Ils n'ont d'autre recours que d'utiliser une économie d'affection contraignante ou de tenter de se connecter aux réseaux patrimoniaux qui subsistent autour de l'État ; leur meilleur espoir réside dans l'émigration. Après ce tableau, Vigh retourne vers les *Aguentas*, et étudie les raisons qu'ils donnent à leur engagement aux côtés de Nino Vieira : la défense de l'ordre constitutionnel et démocratique, d'abord, raison officielle, « tournure discursive » plutôt que « croyance politique » (p. 122), mais aussi la quête de protection dans une situation instable, le patrimonialisme (souvent à base ethnique) activé par des « aînés » qui servent d'intermédiaires avec le président Vieira. Mais la raison principale de la mobilisation de ces jeunes, nous dit Vigh, c'est l'espoir d'une promotion sociale par l'engagement militaire. Les *Aguentas* n'ont pas reçu d'argent, mais beaucoup de promesses : d'emplois, d'opportunités migratoires, d'études à l'étranger. Pour l'auteur, la guerre a trouvé des combattants parce qu'elle ouvrait des perspectives de *dubriagem* (la « débrouille ») à des jeunes sans avenir. La débrouille est inscrite dans l'histoire longue du pays. Les Bissau-Guinéens déploient depuis longtemps leurs tactiques dans un espace largement déterminé par les stratégies d'acteurs extérieurs : « être Guinéen, c'est depuis bien longtemps n'avoir pas de contrôle sur la configuration sociétale » (p. 133). Dans cette situation, devenir *Aguenta*, c'est tenter de tirer parti de la tempête de la guerre. Mais ces tentatives, précise Vigh, ne résultent pas de calculs d'optimisation – pour les comprendre, il faut comprendre comment les acteurs eux-mêmes comprennent leur environnement.
- 5 C'est là l'objet de la quatrième partie, qui décrit le sentiment, général à Bissau, du déclin et de la ruine. La catastrophe est tellement quotidienne qu'elle est routinisée ; pour les acteurs (et pour le chercheur lui-même), elle devient un état de fait, une simple donnée ; ceci « ne change pas le [...] caractère instable de la société guinéenne mais au contraire fait de l'instabilité même le terrain d'action » (p. 154). Les jeunes Guinéens ne se voient pas de futur, hormis dans la migration. Vigh analyse alors l'« imaginaire social » des jeunes de Bissau. Il évoque les principales « interprétations historiques collectives officielles » (p. 177) : le darwinisme social des colons portugais, le discours de la

négritude, le cabralisme. De l'échec très concret de tous ces discours, les Bissau-Guinéens sont ressortis avec des imaginaires fracturés : « le progrès est mort » (p. 185-186) ; le passé précolonial prestigieux célébré par les nationalistes est un leurre, et la colonisation portugaise a été une chance pour le pays ; la cause principale des difficultés actuelles, c'est que « les Noirs sont ainsi », comme le dit André (p. 195). Ainsi ? Corrompus, avides, menteurs. Ce négropessimisme (qui n'est pas un afropessimisme, puisqu'il exclut l'Afrique du nord, que les Bissau-Guinéens considèrent comme blanche et développée) témoigne d'un sentiment identitaire que Vigh appelle « géno-global », une négritude négative qui est un effet de l'ordre du monde actuel, de la « corrélation globale absurde entre pauvreté et pigmentation » (p. 205). Un bref chapitre final évoque la réintégration relativement facile des *Aguentas* vaincus – un effet de cette routinisation du conflit, de ce négropessimisme : on l'a vu, tout le monde à Bissau comprend les *Aguentas* et leurs raisons d'agir ; bien qu'adultes, ils sont volontiers considérés comme des « enfants » qui ont commis une erreur bien compréhensible dans une situation de crise chronique. Ils peuvent donc facilement être réintégrés.

- 6 L'intérêt de l'ouvrage, son originalité, c'est de se centrer nettement sur les discours des acteurs – c'est aussi, on le verra, son défaut. Mais signalons d'abord qu'on lira avec profit les sections sur la guerre sans haine et la réintégration des combattants, ainsi que celle sur le négropessimisme (qui les explique), qui sont les plus originales. La réflexion sur ce dernier point est sans doute un peu rapide, comme on le verra plus bas¹, mais elle invite à des comparaisons avec d'autres pays, avec le Sénégal voisin, par exemple, où la destinée des discours historiques « officiels » – et celle du pays – ont été bien différentes, bien moins sombres. Quant à la piste de la guerre sans haine, elle offre l'intérêt de confirmer à rebours le rôle de la distance et celui de la mise en forme idéologique dans la production des violences extrêmes.
- 7 Au plan théorique, la conception fluide, « navigationnelle » de l'action employée par Vigh est convaincante, même si elle est classique – la navigation est une métaphore centrale dans la philosophie grecque de l'action et, pour ne prendre qu'un exemple plus récent, Charles Tilly, dans un amusant poème sociologique, emploie précisément l'image du kayak². Et malgré les élaborations théoriques nombreuses et répétitives qui parsèment l'ouvrage, on n'y trouvera pas de révolution conceptuelle. La critique que Vigh fait de la notion de champ semble pourtant inviter à une réflexion plus globale sur les sociétés africaines : en Afrique subsaharienne, le chaos serait trop fort, la domination même ne serait pas assez établie pour qu'il y ait des règles, de la reproduction, une prédictibilité tendancielle des positions ou même « fait social » (p. 166). L'hypothèse (implicite dans l'ouvrage) est hardie et mériterait explicitation et réflexion.
- 8 La présentation des résultats de terrain souffre quant à elle d'être centrée sur les « discours » et les « récits ». Vigh perd ainsi en grande partie l'épaisseur sociale, les pratiques et aussi les positions et trajectoires « objectives » des acteurs – au final, on apprend bien peu de chose des parcours des jeunes « navigateurs » de Bissau, et les mois de travail ethnographique de l'auteur sont peu mis en valeur³. Ensuite, de l'imaginaire, l'auteur donne (et a-t-il ?) une vision uniforme : tous les Bissau-Guinéens partagent-ils la lecture négropessimiste ? N'y a-t-il pas des débats moraux, des « disputes » ? Plus généralement encore, en insistant sur la rationalité située et l'imaginaire social pour échapper à la théorie du choix rationnel, Vigh s'expose aux dangers du constructivisme, qui aboutit souvent soit à une paraphrase du discours des acteurs, soit à une forme

déroutante d'idéalisme. Les discours et « raisons » suffisent-ils à comprendre le monde social ? La crise existe-t-elle d'abord et surtout dans la perception des gens ?

Août 2008

NOTES

1. Sur l'impact de l'idée de développement – et de son échec – sur la population bissau-guinéenne, on lira aussi avec profit L.I. BORDONARO, *Living at the Margins. Youth and Modernity in the Bijagó Islands (Guinea-Bissau)*, thèse d'anthropologie, Lisbonne, Instituto superior de ciências do trabalho e da empresa, Departamento de Antropologia, 2006, 275 p.
2. C. TILLY, « Domination, Resistance, Compliance... Discourse », *Sociological Forum* (Dordrecht), VI (3), 1991 : 593-602.
3. Point de détail ethnographique, on s'étonne d'ailleurs de ne pas trouver mention d'une autre source importante d'*Aguentas* : les élèves d'un internat public, l'École pilote de l'île de Bubaque, versés de force dans ces unités.